

Conférence d'ouverture du symposium « L'université de demain : crise ou renouveau », organisé par le Centre européen de recherche interdisciplinaire de Chantilly, avril 1998.

Sur un thème aussi vaste que celui qui nous est proposé, même la première intervention, intitulée « Problématique générale », ne peut, si générale qu'elle soit, être exhaustive. Je me bornerai à poser quelques questions – vous en poserez d'autres – qui pourraient baliser nos débats ou leur fournir quelques pivots. Ce faisant, il conviendrait de ne pas oublier que les constats ne suffisent pas ; ils entraînent au moins deux questions : que faire et qui doit le faire ? En réponse pourraient se dessiner ou simplement se confirmer quelques tâches spécifiques des universités.

Au niveau où nous sommes placés, propulsés, par le thème de ce colloque, il faut renoncer immédiatement, sous peine de nous perdre dans un maquis inextricable, à traiter de ce qui pourtant fait le plus gros et le plus visible de l'activité universitaire courante, je veux dire toutes les recherches relevant des différents domaines de la science ainsi que toutes les activités d'enseignement organisées à l'intention des masses toujours croissantes d'étudiants pour les conduire, à travers une pluie de diplômes, à des milliers de métiers. Renonçons aussi à évoquer les prestations multiples des services universitaires au profit du monde extérieur, hôpitaux, entreprises, services publics, coopération au développement, etc. Le thème proposé indique qu'il y a, dans l'esprit des organisateurs, une mission plus globale, plus haute, de l'Université.

Je vous propose de nous limiter à deux aspects fondamentaux de cette mission : d'une part, l'éducation générale que l'Université prétend donner à ses étudiants, d'autre part, la contribution de l'Université à l'amélioration de la condition humaine, spécialement par la promotion, la défense ou la sauvegarde de certaines valeurs relevant de la morale individuelle ou sociale. J'ai en effet souvent éprouvé que l'on attend beaucoup de l'Université, beaucoup plus qu'elle ne le croit, dans ces deux domaines.

Ces deux missions fondamentales paraissent évidentes et l'on pourrait croire que chacun, dans l'Université, s'investit prioritairement dans ces nobles tâches, le reste n'étant que moyens, et qu'il est perçu comme tel de l'extérieur. La réalité est moins simple et moins angélique. Beaucoup d'universitaires, par modestie, incapacité, lucidité ou froide décision, assignent à leurs activités des objectifs certes respectables, souvent ambitieux au meilleur sens du terme, mais malgré tout plus modestes ; chacun n'a pas la même conception de la culture, de l'éducation, des besoins de la société, chacun n'a pas la même sensibilité. En outre, même si l'ensemble du personnel universitaire est ou se dit mobilisé par un idéal qui trouve son unité dans la recherche de la vérité, beaucoup de ceux qui considèrent l'institution du dehors ne lui assignent que des missions plus limitées : prospérité économique, érudition, expertise ; en un mot, elle n'est qu'un centre de compétences particulières. L'attitude de nombreux étudiants est analogue : l'Université est une école professionnelle valorisante. D'autres encore considèrent – et ce n'est pas entièrement faux – que la déontologie et la méthodologie rigoureuses de la recherche scientifique sont à elles seules porteuses de valeurs suffisantes, sont assez éducatives et qu'il n'est pas opportun de surcharger l'Université de missions qu'elle n'est pas armée pour remplir. Quant à l'opinion publique moins avertie, elle ne se pose guère ces questions et assimile encore souvent l'université à une école difficile et l'universitaire à un aimable rêveur, Tournesol ou Nimbus. Bref, la question posée ci-dessus de la haute mission de l'Université ne va pas de soi pour tout le monde, notamment pour le monde politique ou économique, et nous devons accepter de parler ici de questions dont on se préoccupe au total assez peu dans la vie quotidienne.

Pourquoi cependant un certain nombre d'universitaires ne parviennent-ils pas aujourd'hui à esquisser la question de leur devoir le plus général ? On répondra d'abord que cette question est permanente et qu'elle se pose à beaucoup d'êtres humains, sinon à tous. Il est cependant manifeste que les circonstances actuelles, en dehors de tout millénarisme, la ravivent et la ravivent particulièrement dans les milieux de la recherche et de l'enseignement supérieur. Je ne puis mieux me l'expliquer que par un regard en arrière sur ma propre vie, par une brève autobiographie (sans narcissisme, je vous le promets).

Né en 1932, « produit d'avant-guerre », issu du monde rural et usiné par l'école, j'ai le sentiment d'avoir, depuis le milieu de ma vie, été sans cesse rattrapé et souvent dépassé par l'évolution du monde, d'avoir dû courir toujours plus vite, comme dans les mauvais rêves ou les dessins animés où le sol se dérobe sous les pieds, où l'on « pédale » dans le vide, personnage pitoyable ou risible. Le monde rural que j'ai connu, les études secondaires que j'ai faites, mon métier (professeur de latin et de grec), la religion que pratiquait ma famille, mon pays lui-même, les devoirs civiques et militaires assumés avec adhésion et même héroïsme, la sécurité d'emploi, la nature admirable et maternelle, le progrès infini, tout cela, en 1955 encore, me paraissait bon, beau, vrai, juste et donc éternel. Naïveté, aveuglement, simplisme petit-bourgeois, inculture ? Depuis quarante ans — passez-moi l'expression —, tout cela « fout le camp ». Si j'avais son talent, je pourrais refaire au petit pied le livre pathétique de Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*. Et depuis quarante ans, je cours, avec des questions. Que faire ? Où aller ? Dire non à tout ? Adhérer à tout ? Choisir tous les jours ?

Et pourtant, depuis que je suis né, que d'émerveillements ! Jamais, ici en Europe, il n'y eut autant de paix, de prospérité, de savoir, de santé, donc, apparemment, de bonheur potentiel. Et le monde nous est ouvert. Mon père, mort en 1940, n'aurait pas cru celui qui lui aurait décrit le monde où vit son fils. Je puis donc bénir les dieux d'avoir vécu une époque aussi extraordinaire. Merveilleux, donc ? Pas du tout ! clament d'autres voix. C'est horrible et effrayant. Considérons l'état de l'environnement, le sous-développement, la dualité sociale dans nos propres pays, d'abominables régimes politiques, des génocides ou des purifications ethniques, la surpopulation, la guerre économique impitoyable et dévastatrice, le néo-libéralisme sauvage, le capitalisme apatride, en un mot, l'immense malheur des hommes.

Bref, tout est remis en cause, et le monde est à nous. C'est merveilleux, et c'est épouvantable : l'espace s'est élargi et le temps s'est accéléré. Ils nous ont pris tous deux au dépourvu. Voilà pourquoi la question de nos devoirs les plus généraux est devenue plus incontournable que jamais. L'Université ne peut en effet ignorer la crise dont mon petit récit n'est qu'une illustration banale. Que faire, nous universitaires, dont on attend beaucoup, à notre place personnelle, que proposer à l'institution où nous travaillons ou aux groupes d'institutions dont la nôtre fait partie ?

Avant de nous assigner quelques tâches, considérons-nous sans concession, comme je l'ai déjà fait plus haut, et sans illusion. Nous n'avons pas le pouvoir. Du reste, personne ne l'a. Nous avons un poids potentiel, comme tous les individus, toutes les institutions, tous les groupes, nous pouvons participer à la poursuite de certains objectifs.

Lesquels nous fixer et dans quel espace ?

Spatialement, l'institution universitaire est aujourd'hui partout présente dans le monde. Sa recherche, ses missions, ses valeurs se veulent universelles. La Charte de Bologne illustre cette unanimité. De plus, nous avons l'habitude et la volonté de nous insérer dans la communauté universitaire internationale ; de grands regroupements en témoignent. Enfin, les nouvelles technologies et la mondialisation des questionnements nous rendent toujours plus proches les uns des autres.

Quant à l'objectif le plus général, il ne peut être que le mieux-être ou, plus petitement, le moindre malheur de l'humanité. Dans les bouleversements, les crises, les accélérations que connaît le monde, un tel objectif peut paraître naïf ou prétentieux. Mais quel autre mettre au sommet de nos travaux ? Je ne le vois pas, même en gardant la tête froide et le regard sceptique. Certes, chacun travaille d'abord dans son coin, au service de lui-même (ne pas l'oublier) et au service d'une institution,

d'une région, d'un pays et c'est pour cela qu'il est payé. Certes, chacun ne se réveille pas chaque matin en pensant au bonheur de l'humanité et il est heureux que le réalisme et l'humilité tempèrent ce qui ne serait qu'angélisme ou vanité. Certes, nombreux sont ceux dont la passion est ailleurs. Il n'en reste pas moins que la justification globale du monde universitaire, ce pour quoi il est respecté, c'est d'être en charge de valeurs universelles dont la recherche de la vérité et le respect de l'homme sont les piliers.

Nous devons renforcer cette conscience de nos devoirs de deux manières. D'abord, nous rencontrer le plus possible, communiquer, nous concerter, tisser nos réseaux et nos complicités, élaborer ensemble des programmes, bref, renforcer la communauté universitaire mondiale, en exploitant au maximum les technologies disponibles, en les enrichissant, en les faisant partager. Ensuite, faire circuler nos disciples, nos étudiants, dans toutes les directions possibles, dans tous les espaces ouverts : l'Europe, la Francophonie, les contacts Nord-Sud (tellement nécessaires) et Nord-Nord, les grands ensembles émergents, le monde virtuel et numérique. Dans la vie de tous les jours, il est essentiel que chacun se sente partie prenante et apporte sa contribution, même modeste, à cette internationale dont les hommes ont besoin.

Cette grande communauté devrait se donner quelques domaines de prédilection, que puissent partager toutes les cultures. J'en évoque sommairement quelques-uns, que nous pourrions explorer plus avant dans nos débats.

1. La libre recherche de la vérité, notre mission de base, qui nous vaut un énorme capital de confiance, qui fait que l'on se réfère si volontiers à l'Université, qu'il faut préserver à tout prix, mais qui est toujours à défendre ou à conquérir. Les dangers sont, par exemple, les jeux de la concurrence, qui nous poussent nous-mêmes au mensonge publicitaire, la privatisation, qui vise à nous soumettre à des intérêts particuliers, l'interventionnisme politique ou dogmatique, qui se transforme vite en chantage ou en menace, etc. Penser et parler droit n'est jamais facile, ne l'a jamais été et ne le sera jamais.
2. Faire face à la crise des humanités, mot qui devrait être, avec la vérité, notre point de ralliement. Crise de l'enseignement secondaire, de l'histoire, de la culture, des enracinements, hyperspécialisation déshumanisante, ce sont des réalités. Science sans conscience : relire Rabelais et relire les sages.
3. Ouvrir aux horizons nouveaux. Mondialiser. Songer à ce que l'on n'enseigne pas assez ou pas encore : la géopolitique, l'économie mondiale et ses enjeux, les autres cultures, les grandes malédictions, leurs causes et leur prévention, etc.
4. La maîtrise des langages nouveaux et des rhétoriques nouvelles (en apprendre la critique), la maîtrise des nouveaux canaux de documentation, de communication et d'enseignement. Le rôle nouveau des professeurs, guides et compagnons.

Nous allons parler de tout cela. Deux observations pour finir.

1. La tâche est plus difficile qu'il n'y paraît. De puissants intérêts, divers intégrismes, la paresse humaine, la lenteur des mentalités, des valeurs contraires retardent ou veulent arrêter cette longue marche des meilleurs d'entre nous.
2. Ces idéaux ne nous sont pas réservés ; les grandes questions posées à l'humanité nous dépassent et nous ne saurions y répondre seuls. Mais nous avons quelques outils pour bien les aborder : la mémoire, une compétence réelle dans bien des domaines et, du moins dans nos régimes démocratiques, une large indépendance. Au fond, nous avons de la chance : si nous le voulons, nous pouvons être tous des grains du sel de la terre.